

Transcription de l'entretien avec Marcel NAUD en la présence de sa femme

Enregistré à son domicile à Rezé, par Cécile Liège
le 8 novembre 2010

[0'00"00] – Les origines

Marcel Naud : Alors je m'appelle Naud Marcel, Henri, Gérard, Xavier ! Et je suis né 20 juin 1930. A Boussay, le carrefour de trois départements : Maine-et-Loire, Vendée et Loire-Atlantique. Mon père était menuisier à Sud-Aviation. On est arrivé sitôt après la guerre.

Cécile Liège : Avant ?

MN : Il était menuisier à Boussay. Ça payait pas la campagne. Alors comme il y avait beaucoup de boulot à Nantes après la guerre, il est venu à Nantes.

CL : Et vous avez habité où, à ce moment-là ?

MN : Boulevard de Doulon. On habitait dans deux pièces. On était trois dedans, quatre un moment... mon grand-père. On était quatre. L'eau, avec un évier en taule... Les waters, un trou dans le jardin. C'était une maison. C'est sitôt après la guerre, hein, en 45... 44.

[0'01"39] – La seconde guerre mondiale

MN : Parce qu'en 44, j'ai été expatrié à Guémené-Penfao. Parce qu'ils nous avaient... réfugiés. Les enfants. J'étais au collège technique de Leloup-Bouhier, replié à Guémené-Penfao. Le collège Leloup-Bouhier, il était rendu à Guémené-Penfao. Ben y'avait les Allemands. C'était la poche de Saint-Nazaire. En 43, on était sous les bombardements avec ma mère.

CL : Vous vous en souvenez ?

MN : He bien, j'étais chez l'ophtalmo parce que j'avais un défaut de naissance : j'avais pas de glande lacrymale qui marchait. Alors ils m'ont percé le nez pour que la seule glande lacrymale qui marche, elle y allait les deux yeux. Et comme ça faisait très mal, le docteur avait dit : « *Je t'offrirai un camion de pompier.* » Eh bien, vous avez pas connu le Grand-Bazar, rue du Calvaire. Il a eu le temps de faire mon intervention, mais le camion de pompier, il a disparu avec le Grand-Bazar lors du bombardement. On s'est retrouvé avec ma mère à Vertou, pleins de poussière, on sait pas comment on est arrivés là-bas. On n'a jamais su comment on est arrivés là-bas. On était Place-Royale. C'était infernal, hein ! On voyait les maisons partout qui tombaient, la poussière !

CL : Vous avez déambulé jusqu'à Vertou sans vous en rendre compte ?

MN : Je peux pas vous dire. On s'est retrouvés en gare de Vertou. Ma mère toute désemparée. Pis, moi, avec mon pansement.

CL : Vous aviez quel âge ?

MN : 13 ans.

CL : C'est marrant (sic !) de se retrouver comme ça, de Place-Royale à Vertou sans se rendre compte.

MN : On sait pas. Y'avait tellement de gens... On a jamais vu comment on a traversé la Loire. Ça criait de partout.

[0'04"43] – L'installation à Nantes

MN : J'arrivais au Pont de Pirmil. On arrivait par le car. Au Pont de Pirmil, ils nous laissaient... vous avez pas connu la Place-Pirmil comme elle était avant... Y'avait toute la rue Alsace-Lorraine. Y'avait pas le Boulevard-de-la-Libération. Y'avait un octroi à passer. Au dos d'âne, y'avait un octroi. Il était plus en service. Mais c'était : les gens qui n'habitaient pas Nantes, n'avaient pas le droit d'entrer dans Nantes. Fallait payer.

CL : Mais à votre époque, fallait pas payer ?

MN : Non, ça venait d'être fini. Et qu'est ce qui y'avait autre chose ? Ben, Nantes, y'avait le tramway partout ! Le tramway qui montait jusqu'aux Trois-Moulins ! C'était la promenade du dimanche. On allait voir le tramway, on allait voir les dégâts qu'il y avait à Nantes. Mon père nous disait : « Tiens, je travaille dans un tel endroit, y'aura du bois à aller chercher ». Alors on allait chercher le bois. Les promenades du dimanche, c'était obligatoire, ça. Pis c'étaient quelques kilomètres, j'aime mieux vous prévenir.

CL : Et vous alliez où ?

MN : N'importe où. Mon père, si il décidait d'aller à la Jonelière, on allait à la Jonelière. A pied !

CL : C'était la rando du dimanche...

MN : C'était la mise en forme.

CL : Vous avez dû voir plein de choses de Nantes ?

MN : La reconstruction. Oh là là, ça a changé. Ce qui m'a marqué, c'est boucher la Loire à la Petite-Hollande. Ce qui m'a marqué, c'est le pont. Forcément, il n'y avait plus d'eau après. Le passage du chemin de fer en sous-sol aussi. Le chemin de fer passait Place-du-Commerce, devant la Bourse. Et maintenant, il passe en sous-sol. C'est un train tunnel.

CL : Et ça, vous l'avez vu se construire ?

MN : Oui. Et j'ai travaillé sur la reconstruction du Pont de Pirmil. J'étais aide-riveur.

[0'08"08] – Formation professionnelle

CL : Vous étiez à l'école où à Nantes ?

MN : Leloup-Bouhier. Et puis j'ai fait un peu de Livet. C'est un des plus grands lycées professionnels de Nantes. Moi, j'étais électricien. J'ai appris l'électricité.

CL : Pourquoi ?

MN : J'étais très bon en math. Et j'ai été mis électricien.

CL : C'est pas vous qui avez choisi ?

MN : Non. Et mon père m'a fait apprendre le métier de menuisier. J'ai pas fait d'apprentissage. Je suis rentré aux Chantiers de Bretagne. Sur appel de main d'œuvre. Là aussi, y'avait de la...

CL : Et vous aviez quel âge ?

MN : J'avais pas 18 ans.

CL : Votre formation, elle a duré jusqu'à 18 ans ?

MN : Non, non. Parce que je faisais les cours du soir après. J'ai passé mon CAP, mon BEI et j'ai mon BP.

CL : Le BP en cours du soir ?

MN : Oui.

[0'09"36] – Ses débuts aux chantiers de Bretagne

CL : Et ensuite ?

MN : Dans le bain. Direct. J'étais aide-riveur. C'est tenir les rivets. Parce qu'à ce moment-là, les bateaux étaient rivés, pas soudés. Nous avions le marché du Pont de Pirmil. Alors j'ai travaillé sur le Pont de Pirmil. Parce qu'il n'y avait pas de boulot d'électricité.

CL : Et sur le Pont de Pirmil, vous avez fait quoi ?

MN : Aide-riveur. Passer les rivets. Vous avez qu'à regarder, il y en a encore. Comment ça se fabrique ? Vous mettez les poutres, comme ça. Il y a plein de trous, on met des jambes, de force ; dans les trous, on passe des rivets. Vous avez un de chaque côté, des rivets bien chauds, bien blancs. Un de chaque côté qui les mate.... Brrrrrrrrrr ! Qui tape dessus.

CL : C'est ça qui fait ce bruit incroyable ?

MN : Oui. Les marteaux à rivets.

CL : Et vous, vous faisiez quoi ?

MN : Je passais le rivet. On avait un tube. J'étais à côté de la chauffe. Je mettais le rivet dans le tube et le gars, en dessous, il le rattrapait et brrrrrrrrrr !

CL : C'était un métier difficile ?

MN : Oui et non. Parce qu'on avait l'habitude de travailler, nous. On n'avait pas d'ordinateur, ni tout ça. Après, aux Chantiers de Bretagne, je suis parti pour enlever les bateaux qu'étaient restés dans le port. Y'en avait un sacré paquet. Ils étaient coulés dans le port. On était en train de dégager le machin. Les Allemands avaient tout bombardé le port. Y'avait une drague. Y'avait un beau paquebot qu'avait brûlé, là. Y'avait plein de trucs, hein ! Moi je travaillais sur une drague qui était dessous le pont transbordeur. On l'a relevée. Alors on bouchait les trous pour que l'eau rentre pas dedans. On la remettait sur cale, sur les docks. Pis on la remettait à neuf. C'étaient des bateaux tout neufs qu'avaient été bombardés. Le paquebot, il avait jamais marché. C'était un paquebot belge.

CL : Vous étiez nombreux ?

MN : Je vais vous dire le chiffre. On était 9000 aux Chantiers de Bretagne.

CL : Et pour faire ce travail de nettoyage du port, vous étiez nombreux ?

MN : C'est sale, hein. On n'avait pas les moyens qu'on a maintenant. On travaillait encore au palan à la chaîne. Un palan, c'est pour lever quelque chose. Avec une chaîne. Comme à bord des bateaux à voiles. Pour lever les voiles. Faut être physique.

CL : Vous avez bien aimé faire ça ?

MN : Oui, j'aime bien moi. J'aime bien la marine, moi. Parce que je devais aller dans la marine, mais j'étais trop petit.

CL : Vous avez été déçu ?

MN : Oui. Beaucoup. Enfin, c'est pas grave.

CL : Vous avez vu des bateaux quand même ?

MN : Oui. J'en ai fait quelques-uns.

CL : Après ce travail-là, qu'est-ce que vous avez fait ?

MN : On est rentré en construction sur les bateaux neufs. Des moutonniers, des paquebots, etc. Moi je suis parti sur les sous-marins. J'étais électricien, là.

CL : Ça consistait en quoi, à l'époque, être électricien pour la construction de ces bateaux ?

MN : Monter toute la partie électrique à l'intérieur d'un bateau. Monter tout le circuit électrique.

CL : Concrètement, vous faisiez quoi ?

MN : On passait des câbles, on les branchait, on faisait des essais, ...

CL : Vous étiez beaucoup d'électriciens ?

MN : Oui. Une centaine.

CL : Et sur le bateau ?

MN : Un bateau, fallait bien 100-150 personnes.

[0'15"17] – Les grèves de 1955

CL : Quels sont les souvenirs qui vous ont marqué ?

MN : Les grèves. 1955. Ce que je me souviens, c'est qu'on a été cinq semaines en grève. Pour avoir quelque chose, on a été obligés de casser le syndicat patronal. Là, on a eu quelque chose.

CL : Vous, vous étiez en grève ?

MN : Oui.

CL : Pourquoi ?

MN : On gagnait pas assez cher. On demandait 40 Fr de l'heure. Et on a eu nos 40 Fr de l'heure.

CL : Et il y avait l'histoire du boni aussi ?

MN : Ah ben on travaillait toujours au boni, hein. Parce que des fainéants, y'en avait pas chez nous. Si au bout de la feuille de paye, on n'avait pas de boni, ben dame...y'avait pas une grosse paye.

CL : La plupart des gens étaient motivés par ce boni ?

MN : Tout le monde voulait le boni ! Justement, ils voulaient nous incorporer le boni dans la paye. On voulait pas, nous. On voulait la paye à 40 Fr de mieux, plus notre boni.

CL : Et vous l'avez obtenu ?

MN : Oui.

CL : Qu'est ce que vous avez encore comme souvenirs ?

MN : On mangeait pas à notre faim. On était jeunes mariés, nous. On mangeait pas à notre faim. On se débrouillait. On mangeait des patates. On mangeait les produits du jardin.

CL : Il y avait une solidarité avec d'autres collègues ?

MN : Ah oui. On s'entraidait beaucoup. On allait régulièrement à la porte de l'usine. Pour voir. Malgré qu'il y avait des CRS. On y allait régulièrement, pis on aimait bien, y aller. Parce qu'on se crochetaient, là !

CL : C'était aussi pour chercher la bagarre ?

MN : Un peu. Ben vous savez, les jeunes c'est ça. Pis on était bien soutenus par les Nantais. On a été en bleu et en sabot de bois inaugurer la foire commerciale de 1955.

CL : Vous vous souvenez bien de ça ?

MN : Oui parce que les gens, quand on arrivait à la foire, ils voulaient pas qu'on casse leur stand. Alors... il y avait quelques verres en route !

CL : Comment vous avez senti ce soutien des Nantais ?

MN : Vous passiez quelqu'un. On était toujours en bleu. « Alors, les gars du chantier ! Allez, viens-donc, tu vas boire un coup. Allez, viens, j'ai un bout de pain. » Ah oui ! C'est que les Chantiers et les LU à Nantes, c'était les deux masses industrielles. Ça on peut pas dire qu'on a pas été soutenus.

[0'18"53] – Le service militaire au Maroc

MN : On s'est mariés en 53. J'arrivais du Maroc. J'ai été passer deux ans, là-bas, au Maroc. Pour le régiment.

CL : Pourquoi au Maroc ?

MN : Parce qu'ils m'ont emballé là-bas.

CL : Alors ?

MN : Ah ! Impeccable ! J'y retournerais bien. Je devais y rester parce que les Chantiers d'ici avaient une succursale là-bas. Pis mes parents : « Aïe aïe aïe, tu veux pas revenir ? » Pis j'ai bien fait parce que y'a plus rien de rester là-bas.

CL : Mais ça vous a plu.

MN : Oh oui, c'est superbe, c'est superbe. J'ai fait une grande partie du Maroc en car, en camion.

CL : Et le régiment, l'ambiance ?

MN : J'ai rien fait moi. J'étais électricien réparateur d'avion ! J'ai jamais rien fait ! C'est la routine : vous enlevez une vis, vous mettez un peu de graisse... Mais par contre, j'étais dans un régiment qui se déplaçait beaucoup, beaucoup. On allait récupérer tous les avions qui se cassaient la figure, alors vous pensez...

[0'20"27] – L'installation du couple à Rezé

CL : Donc vous êtes revenu...

MN : J'ai connu Madame. Mademoiselle, qu'était jolie comme tout. Ah c'est une Nantaise, ça se voit d'ailleurs. C'est une fille de commerçant. Quand j'avais commencé à faire les approches, ma mère m'avait dit : « Où tu vas là ? C'est une commerçante ! »

CL : Vous vous mariez. A quel moment vous décidez d'habiter à Rezé ?

MN : 55. En 55, on avait déjà fait les premières démarches pour avoir un terrain.

CL : Vous habitiez où avant, jeunes mariés ?

MN : A Doulon, avec mes parents. Pis, les deux bonnes femmes s'entendaient pas tellement. Le Chantier nous avait proposé de nous aider à construire. Dans l'entrefaite, Sud-Aviation, pour pas rester en reste, il avait proposé à mon père de construire. Ha quelle belle aubaine ! Le Chantier avait acheté une grande partie d'ici. Alors on avait des terrains, qu'ont été revendus à une agence, Gouëgen [PHON]. Elle existe plus. Le Chantier nous donnait le prix du terrain à condition qu'on prenne un emprunt au Crédit foncier. Un emprunt fixe au Crédit foncier. C'était bien, hein ? Alors on a eu le prix. On a monté la maison avec l'emprunt et on a toujours eu les mêmes mensualités à payer. Pendant 25 ans. En plus de ça, le Chantier nous donnait à prix de gros tout le matériau. Votre patron, y fait pas ça de l'heure qu'il est ! C'est nous qu'avons fait la maison. Je dis pas, c'est moi, je dis : C'est mon père et moi.

CL : Vous n'aviez jamais fait ça avant ?

MN : J'étais dans le bâtiment quand même, hein. Pis mon père, il m'avait donné de bons conseils. Dans le temps, un électricien montait des parpaings. Si je vous disais que notre plâtrier, il nous a laissé tomber à un mètre du machin. C'est moi qu'à fait le plâtre. J'avais jamais fait de plâtre de ma vie. C'était pas beau au départ, mais après c'était bien.

CL : Vous avez dessiné la maison ?

MN : Oui, c'est moi qu'ai fait les plans. *[Mme Naud fait comprendre que les débuts ont été difficiles. Son mari acquiesce.]* Je sais bien que les débuts n'ont pas été bons. Il y avait de l'animosité. Mes parents habitaient au-dessus. On était même à un moment où on voulait vendre. Ben maintenant, on a la maison pour nous deux.

CL : La maison, elle a été construite avec l'argent des Chantiers, avec l'argent de l'Aviation...

MN : Et un peu du Crédit mutuel.

[0'25"09] – La construction de la Houssais

CL : A quoi ça ressemblait quand vous êtes arrivés ?

MN : Un tas de terre. Ici, c'était le dépôt des chemins de fer des petits trains de Legé. C'était de la saloperie. Un tas de terre ! Y'avait pas de route, hein ! On a été plus d'un an sans route.

CL : Vous faisiez comment pour arriver jusqu'ici ?

MN : C'était un tas de terre. Y'avait pas de voiture.

CL : Vous faisiez comment pour circuler ?

MN : En vélo. Avec une remorque derrière. On avait une petite cabane au fond, en bois, où on avait notre outillage.

CL : Et pour emmener le matériel ?

MN : En vélo, avec la remorque. De Doulon.

CL : Vous étiez parmi les premiers arrivants ?

MN : C'est nous les premiers.

CL : Et après ?

MN : En face. Pis après, Heurtau [PHON]. Pis après, Monsieur, qui fait l'angle, Magali [PHON]. Pis après Sud-Aviation, alors là, ils sont arrivés tous d'un coup ! La rue des Monts-d'Auvergne. Vous avez qu'à remarquer, les maisons sont toutes pareilles.

CL : Là, ce ne sont plus les gens qui ont fait eux-mêmes, c'est un promoteur qui a fait pour Sud-Aviation...

MN : Elles sont toutes pareilles.

CL : Qu'est-ce que ça fait d'habiter dans un quartier où il n'y a rien autour ? Par rapport à Doulon ?

MN : Y'a plus rien, mais avant, y'avait quelque chose. C'est ça que je me défends à la mairie, moi. On avait tous les matins, le lait frais qui passait à la maison. On avait le pain, tous les matins. On avait un commerce en libre-service. On avait une charcuterie. On avait une pharmacie. On n'a plus rien !!! Alors comment voulez-vous qu'on se plaise ? Et puis le quartier, il a vieilli. On récupère bien des jeunes, de l'heure qu'il est, mais les jeunes, ce sont les grandes surfaces. Et pis ce sont les voitures. Tandis que nous, y'avait pas un seul qu'avait sa voiture.

[0'27"50] – La vie de quartier à la Houssais – L'Amicale laïque

MN : Elle était plus axée sur l'école. Je suis un des membres fondateurs de l'Amicale laïque. C'est-à-dire qu'on avait un esprit commun. On avait beaucoup de respect pour l'école, pour les instituteurs. On avait beaucoup de respect pour les éducateurs parce qu'il y avait un groupe Eclaireurs de France. On avait beaucoup, beaucoup de respect pour ces gens-là qui nous prenaient nos enfants. Parce que les enfants, c'était pas de la tarte, hein. Parce que nous, on bossait. Mais eux, fallait qu'ils sortent quand même un peu. Et on avait monté une Amicale, qui existe toujours. L'Amicale de la Houssais. Justement pour avoir un contact, et mélanger les instituteurs avec nous. C'était notre but. Parce que y'en avait qu'étaient... Et ben ça marche toujours ! Je suis toujours à l'Amicale.

CL : Et ça a marché le mélange entre instituteurs et... ?

MN : Ah ouais ! C'était pas les instituteurs de maintenant.

CL : Qu'est-ce que vous faisiez dans l'Amicale ?

MN : On organisait des fêtes, des kermesses. Après, on a monté des petits ateliers : des ateliers de peinture, de... pour gosses, hein. On a monté de la poterie, du modélisme.

CL : Et ça se passait où tous ces ateliers ?

MN : Dans l'école. Notre lieu, c'était l'école. Après on a eu la construction d'une maternelle. Alors ça nous a un peu perturbés. C'était des bambins qu'on n'avait pas l'habitude d'avoir. Et là, à la maternelle, pareil, on a été très, très bien reçu. Et puis après il y a eu la construction de la deuxième école, et puis de la troisième école.

CL : Ici, c'est que des écoles publiques ?

MN : Oui.

CL : Vous, vous auriez mis vos enfants dans l'école privée ?

MN : Non. D'une part, non.

CL : Pourquoi ?

MN : Ben parce que. Je suis pas... je cache pas mes opinions politiques. Je suis socialiste.

CL : Vous pensiez que l'école publique c'était...

MN : C'est l'école de l'Etat. Je devrais pas le dire mais enfin, si. [Mme Naud, au loin : On n'est pas du même avis, nous. Moi j'aurais mis mes enfants dans le privé.]

CL : Il y avait une école privée à la Houssais ?

MN : Non. Il n'y avait pas d'école privée à la Houssais. Fallait descendre à Saint-Paul.

CL : Dans l'Amicale, il y avait beaucoup d'habitants qui participaient ?

MN : Oui. Il suffisait de dire « *On fait quelque chose* » et y'avait une grande partie des gens de la Houssais qui venaient. Tandis que maintenant... C'est plus difficile et puis faut leur donner quelque chose pour qu'ils se mobilisent. Faut que ça rapporte.

CL : Qu'est-ce qui faisait aussi la vie du quartier ?

MN : Courses cyclistes. On avait un circuit cycliste qui tournait dans les petites rues de la Houssais, avec l'élection d'une Reine. Ça c'était [*geste : super !*].

CL : Qui organisait ça ?

MN : L'Amicale laïque.

CL : Donc vous faisiez aussi des choses qui étaient au-delà de l'école.

MN : Pour avoir des sous.

CL : Et ça, ça marchait.

MN : Ah ouais !

CL : Vous pouvez raconter comment ça se passait ?

MN : C'était un peu avant l'Ascension. Parce qu'à l'Ascension, c'était à Ragon, et nous, on avait le dimanche d'avant.

CL : Il y avait un dialogue entre les Amicales laïques des différents quartiers ?

MN : Ah oui. On allait beaucoup à l'AEPR. Et puis après, l'Amicale de Ragon s'est construite.

[0'33"28] – La vie de quartier – Commerces, etc

CL : Est-ce qu'il y avait des commerces, des cafés ?

MN : Non. Il y en avait assez aux Trois-Moulins.

CL : Du coup, quand vous sortiez, vous alliez où ?

MN : Ben on n'allait pas au café. Y'avait les cafés dans chaque maison, alors...

CL : C'est comme ça que ça se passait ?

MN : Oui. « *Ben tu rentres ? Viens-tu boire un coup ?* » Les femmes elles buvaient un café, pis nous...

CL : Un café-calva !

MN : Ah non, pas de calva. Voilà, c'est tout. C'était pas comme maintenant. On se contentait de très peu.

CL : Dans les autres quartiers de Rezé, les cafés étaient des lieux où on se rencontrait, on jouait aux cartes. Alors qu'ici, c'était chez les gens. Vous jouiez aux cartes, vous ?

MN : Non.

CL : Alors quand vous sortiez, vous faisiez quoi ?

MN : On montait à l'aéroport, on allait voir les vaches dans les champs. Y'avait pas d'aéroport, c'étaient des champs !

CL : C'étaient vos lieux de promenades le dimanche ?

MN : Oui. On allait là, on allait sur les bords de la Sèvre. On allait sur les bords de la Loire. On allait à Nantes à pied.

CL : Vous aviez des sorties le soir ?

MN : Je vous dirais que ça fait 55 ans qu'on est mariés et ça fait bien 40 ans qu'on n'a pas été au cinéma.

CL : Même avec l'Amicale laïque ?

MN : Ça se faisait pas ça. Oh y' a bien 40 ans qu'on n'a pas été au cinéma.

CL : J'ai lu qu'à la Houssais, il y avait une solidarité entre les habitants. J'ai entendu parler d'un lave-linge collectif...

MN : Ça a pas trop duré ça. C'est-à-dire, c'est les premières machines à laver. Je ne sais pas en quelle année c'est. On n'y a jamais été nous. C'était en face chez Hamelin, où qu'il est le masseur, le kiné. C'était une machine qui avait été achetée... Je m'en rappelle pas tellement bien parce que... Ça avait pas marché. Les gens venaient laver le linge mais ils respectaient pas les poids, ils payaient pas. Ça a jamais marché. Comme la droguerie, ça a jamais marché. Y'avait une droguerie comme commerce.

CL : Pourquoi ?

MN : Enfermée dans le quartier. Sans publicité.

CL : Dans d'autres quartiers de Rezé, il y a des commerces, alors qu'à la Houssais c'est beaucoup de maisons. Qu'est-ce que ça donne de spécifique ?

MN : La tranquillité. Huit heures et demie du soir, c'est terminé, y'a plus personne dans les rues. Le dimanche, y'a plus personne dans les rues. C'est la tranquillité. Son petit jardin. Toutes les commodités possibles. Moi je pense que c'est idéal.

CL : Vous êtes contents de ça...

MN : Je suis bien obligé.

CL : Vous trouvez que c'est un quartier où les gens étaient solidaires entre eux ?

MN : Avant, on avait besoin d'un coup de main, on allait voir le copain.

CL : Les gens se connaissaient bien entre eux ?

MN : Oui. Quoique nous on n'a jamais beaucoup... *[Au loin, Mme Naud : on n'a jamais côtoyé les voisins].* Mais y'avait un service à rendre, on le rendait.

CL : Avec l'Amicale, vous deviez connaître pas mal de gens de la Houssais ?

MN : Bien sûr, on se connaissait tous. A l'Amicale, c'était moi qui faisais l'entretien des lampadaires. Avec le *[je ne comprends pas]*. On venait une fois par mois.

CL : Quel rapport entre l'Amicale et les lampadaires ?

MN : Parce que c'était privé. Alors comme nous, on voulait de l'électricité dans notre rue, c'est nous qu'en faisons l'entretien.

CL : L'Amicale laïque, c'était surtout un réseau de gens qui portaient des initiatives, ce n'était pas seulement de l'éducation populaire ?

MN : Au départ, c'était ça. Comme ça s'est... évolué, c'est devenu un réseau. Qu'est perdu.

CL : Il y a d'autres choses comme ça qui ont émergé ?

MN : Les kermesses, oui. Dans les kermesses, on avait de grands artistes.

CL : Financées grâce aux courses cyclistes ?

MN : Non, gratuitement. Ils venaient parce que c'était une Amicale populaire. On avait des gros artistes.

CL : Vous avez des noms comme ça ?

MN : La grande chanteuse, là... Ah ça, vous devriez demander au président de l'Amicale laïque. Il a toutes les affiches depuis la création.

CL : A la Houssais, la kermesse, c'était quelque chose d'important ?

MN : C'était important.

CL : Tout à l'heure, vous disiez que les gens allaient prendre le café dans les maisons ?

MN : Pas trop chez nous. On était un peu... On était renfermés. On avait tellement de boulot. L'un comme l'autre on travaillait.

[0'41''18] – Mme NAUD raconte son parcours professionnel

Mme NAUD : Au début j'étais vendeuse dans une épicerie. J'étais vendeuse [je ne comprends pas] à Place Saint-Pierre, pendant 4 ans. Après, je suis rentrée à l'Education nationale. J'ai été chez Herouët [PHON] aussi. Mais en couturière à domicile. Je faisais des vestons. Ma belle-mère faisait ça aussi, chez Herouët [PHON]. Quand je me suis mariée, je n'avais pas de travail, il fallait bien un petit peu...avoir un peu d'argent devant soi. Et puis comme on venait d'avoir notre fille un an après notre mariage, il fallait quand même...pour pouvoir faire face à tout.

CL : A l'époque, ça se faisait pas mal que les femmes travaillent à la maison, pour pouvoir s'occuper de la maison, des enfants et avoir un revenu supplémentaire...

Mme NAUD : Oui. Mais j'avais une belle-mère qui s'occupait de tout. Alors vous comprenez que...Alors ça a pas marché de rester ici. Alors je suis partie en dehors. J'ai commencé comme vendeuse chez *[je ne comprends pas]* Place Saint-Pierre. J'y ai été quatre ans. Et après, je suis rentrée à l'Education nationale. Alors là, c'était pour faire le ménage. C'était pour faire ménage, la vaisselle, la plonge et tout ça. J'ai été trois ans à Victor-Hugo, dix ans à la Petite-Lande. A la Petite-Lande, j'ai une collègue qui me dit : « *Mme Naud, vous devriez passer le concours d'agent-chef. Vous pouvez faire ça quand même.* » J'ai dit : « *Oui j'aimerais bien faire quelque chose de mieux.* » Parce que, du ménage matin et soir, c'est pas agréable non plus. Alors, on avait une fille, à cette époque-là, elle avait 15-16 ans, et cette bourrique-là, elle a eu des problèmes, elle s'est trouvée enceinte et puis... Là, ça nous a choqués. Alors pour passer le concours, je leur ai dit « *Je suis incapable, j'ai la tête complètement partie.* » J'ai dit, je verrai ça plus tard. J'ai attendu un an. L'année d'après, j'ai réessayé et j'ai eu mon concours.

CL : Vous avez eu un enfant ?

Mme NAUD : J'ai eu une fille. Mais malheureusement, elle est décédée. En 2002.

J'ai été nommée à Gaspard-Monge. Au Pont-du-Cens. Et là, je me suis occupée des achats de nourriture pour les élèves. Il y avait 1000 élèves. Là, je me suis occupée des achats, du fonctionnement de la cantine et tout ça. Et puis le prix de journée, pour donner au bureau. Sur ordinateur, je travaillais comme ça. Et je me suis habituée à travailler sur un ordinateur parce que je ne connaissais rien à cette époque-là ! Et j'ai été 14 ans à la Chauvinière. Et j'ai eu ma retraite après. Et ça tombait bien parce que j'étais plus tranquille. J'étais ici...

[0'46''04] – Le parcours professionnel de M. NAUD

MN : Je suis rentré à l'Education nationale. Je suis rentré par un coup de piston.

CL : Pourquoi ?

MN : Y'avait pas beaucoup de boulot aux Chantiers.

CL : On est dans quelles années ?

MN : 65. C'est en 65 qu'on est rentrés ? Plus tôt, 63.

CL : Y'avait plus de boulot déjà ?

MN : C'était déjà la fusion des Chantiers. Les Chantiers qui... qui cassaient. Y'avait plus de travail. Et puis y'avait la création de l'académie de Nantes. Alors inutile de vous dire qu'on y était. Et j'ai eu la chance...

CL : Vous avez été employé pour faire quoi ?

MN : Femme de ménage. Ça a pas duré longtemps.

CL : Ça a dû vous faire drôle de passer d'électricien à homme de ménage. Comment vous avez vécu ça ?

MN : J'ai pleuré plusieurs fois. Et après j'ai eu la chance... j'avais travaillé en noir, pour la secrétaire du Recteur. Au black. Tout en travaillant, elle m'avait questionné, comme vous. Pis je me suis retrouvée à créer le laboratoire de la faculté de Lettres de Nantes. Le laboratoire de langues. C'est moi qui l'a créé.

CL : Qu'est-ce que vous entendez par créer ?

MN : De pure pièce. Non, non. Mais j'ai fait acheter tout le matériel. J'ai été directeur du laboratoire pendant...J'étais directeur technique du laboratoire. J'avais juste un professeur au-dessus de moi qui était pour la partie pédagogique et moi, je m'occupais de la partie technique. Plus, je faisais l'initiation à l'enregistrement. Parce qu'au laboratoire de langues on ne travaillait que sur des magnétophones.

CL : C'était où votre travail ?

MN : A la fac des Lettres, à Nantes.

CL : On est dans quelles années-là ?

MN : 64.

CL : Comment vous alliez à Nantes ?

MN : En vélo. Après j'allais par le tram. Non, c'est quand j'allais à la fac de médecine que j'allais en tram.

CL : Parce qu'après ça a changé encore ?

MN : Ben, j'ai fait un concours, et puis j'ai fait une connerie. Parce que j'étais bien où j'étais à la fac de Lettres et je me suis retrouvée à la fac de médecine, avec les macchabées !

CL : Vous faisiez quoi ?

MN : Photos. On travaillait sur des corps. Pour les médecins légistes, les trucs comme ça. Saloperie. J'en ai eu ras-le-bol un moment. Je suis parti en pharmacie. En pharmacie, j'étais pas mieux gâté. Mon patron, il faisait les... sur le cancer du sein. Alors j'étais pas mieux gâté. J'avais 400 rats à m'occuper. Des lapins. Des souris. En plus de ça, fallait que j'assiste mon patron. Alors heu...merci du casse-croûte !

CL : Ça vous a pas plus ça ?

MN : Ah si mais, ça a pas duré longtemps, eh oh ! Je suis parti à l'entretien après. J'ai fini ma carrière à l'entretien des... Non, j'ai été prêt à la faculté dentaire. Pis ça m'a pas plu. J'étais en recherche à l'Inserm. Mais comme je voyais pas tellement clair, c'était pas terrible. J'avais pourtant un patron qu'était du tonnerre, mais...ça m'a pas plu. Alors j'en ai eu marre.

CL : Quand vous en aviez marre, ça se passait comment ?

MN : Ben c'est-à-dire, on a toujours des...gens qui... par qui on peut aller doucement. Des relations.

CL : Et du coup, vous avez fait... à l'entretien. Vous faisiez quoi ?

MN : Je m'occupais de tous les ouvriers.

CL : Pourquoi tout à l'heure vous disiez que c'était pas marrant ?

MN : Travaillez avec beaucoup de femmes, vous allez voir ce que c'est !

[0'52"16] – Loisirs et vacances

CL : Est-ce que vous aviez des loisirs ?

MN : On n'avait pas le temps.

CL : Qu'est-ce qui vous prenait du temps ?

MN : Le boulot.

CL : Et l'Amicale ?

MN : Non, l'Amicale, ça nous prenait pas tant. Moi y'avait du boulot à la fac de Lettres. Y'avait drôlement du boulot, hein ! C'était pas 40 heures !

CL : Est-ce que vous partiez en vacances ?

MN : Oui. Où c'est qu'on allait ? Dans le Massif central. On allait à la mer.

Mme Naud : On louait une maison un mois. Dans le Massif central, dans les Pyrénées. On a été à Sète aussi. Ma foi, c'est un coin merveilleux, j'aurais bien aimé continuer, mais mon mari aime pas voyager...

M. Naud : c'est un casanier.

Mme Naud : Alors dame on a acheté un terrain à Préfaillies, où nous avons fait construire. Et ça fait plus de trente ans qu'on est là-bas et qu'on passe nos vacances là-bas. On a un pied à terre pour s'en aller l'été. Mais depuis que je suis malade, que je suis en fauteuil roulant, je suis chez moi. Mais autrement, je peux pas circuler comme je veux, alors... On se dégoûte un petit peu parce qu'on sort pas comme on veut.

CL : Et la maison là-bas, elle n'est peut-être pas faite pour vous ?

M. Naud : Si.

CL : C'est plus le déplacement qui est difficile pour vous ?

M. Naud : C'est-à-dire que je conduis moins. On a eu des AVC. On a chacun notre AVC.

CL : Décidément, vous faites plein de choses pareilles ! Le mieux comme le moins bien.

M. Naud : On va vous expliquer autre chose qu'on fait pareil.

[0'54"36] – Retraite – Création d'une école de peinture

MN : J'ai dirigé pendant 10 ans une école de peinture, que j'ai créée à Rezé. A partir de 90... 92.

CL : Pourquoi ?

Mme Naud : il avait l'idée de peindre, de dessiner, de montrer aux gens ce qu'il faut faire, et tout.

[Interruption de l'entretien : M. et Mme Naud me font voir leurs œuvres].

CL : Je voudrais que vous me racontiez comment s'est passé la création de cette école de peinture.

M.N : Alors voyons... On cherchait une activité, tous les deux. Parce qu'on s'ennuyait.

CL : C'était à cause de la retraite ?

MN : Parce qu'on était enfermés. Alors la mairie nous avait dit, il y a une association... Les Nouveaux arrivants, là. Comment ça s'appelle ? A Rezé, où qu'on allait, au château de la Morinière. Je m'en rappelle plus. Bon alors, on va là-bas. On a travaillé deux ans là-bas, avec les collègues.

CL : Vous faisiez quoi ?

MN : La peinture. Avec quelques collègues, on était six. On n'était pas beaucoup, hein. Et v'là qu'elles nous virent.

CL : Qui, « elles » ?

MN : Les filles de la mairie. Alors on se retrouvait nulle-part. J'avais commencé à lancer des invitations. Au premier forum, j'avais dit à Jacques le Floch (sic): « Jacques, je lance une machine, faut que tu me trouves une salle ». Il me dit : « Attends, on va chercher ». Alors il m'avait filé, dans le gymnase, avant qu'il brûle. C'est le gymnase de la Petite-Lande. On était très bien. Mais il a brûlé. Après, ils nous envoyèrent à la maison de retraite rue Jean-Baptiste-Vigier. Ben oui, mais avec les odeurs, ils nous ont viré aussi. Je retourne trouver Jacques le Floch (sic) et je lui dis : « Faut que tu me trouves une salle. J'en veux une grande ». Il me dit « Y'a que la Robinière mon pauvre vieux. Vois donc avec Bébert Richard ». Je vois avec Bébert Richard. Je lui dis : « Je veux la salle ».

- « Tu la veux quand ? »

- « Je la veux le mardi »

J'ai eu la salle le mardi. Je peux mettre 40 personnes dedans.

CL : Alors c'est quoi, il y a des cours ?

MN : Non, on n'a pas de cours. C'est chacun travaille, mais chacun, s'il a besoin, par exemple ... « *Tiens, tu devrais faire ça comme ça* ».

CL : Un atelier collectif ?

MN : Un atelier collectif, exactement le nom. On a 40 personnes. Ça se maintient. On a moins de jeunes. Quoiqu'on a quelques jeunes cette année. C'est nous les plus vieux.

[0'58"49] – Ce qui a la plus changé à Rezé – La Houssais

Mme Naud : Le plus changé à Rezé ? Je sais pas quoi dire moi. Il y a beaucoup de constructions. Je vois pas trop ce qui a changé.

CL : A la Houssais ?

Mme Naud : Moi je connais rien du tout à la Houssais qu'a pu changer.

M. Naud : Non, à la Houssais, y'a rien qu'a changé. C'est un quartier qui meurt. Parce que c'est que des vieux. Heureusement qu'on a la chance, de l'heure qu'il est, d'avoir quelques vieux qui meurent, et qui sont remplacés par des jeunes.

CL : Vous êtes contents que des jeunes arrivent ?

MN : Il nous faut des jeunes.

CL : Pourquoi ?

MN : Par question de solidarité. Par exemple, nous qui sommes handicapés, on a besoin d'un petit coup de fil, on a un jeune à côté de nous. Si on a un problème, on a un jeune. Parce que moi j'appelle le coin de ma rue, c'est la maison de vieillesse. La dame en face, elle a 90 ans ; le monsieur vient de mourir, là ; nous on a 80 ans tous les deux ; M. Heurtau [PHON], il a 85 ans ; l'autre monsieur qu'est à l'angle, il est mort, il avait 90 ans. C'était la maison de retraite. C'est pour ça qu'à la mairie, je gueule pour avoir des jeunes. Parce que je fais partie du CCQ. Du comité consultatif de quartier.

CL : Vous êtes encore engagé, du coup ?

MN : C'est mon dernier mandat, hein. Parce que... je radote. Depuis mon accident, je radote. Pis ça finit tard. Je suis encore écouté. Beaucoup de gens de la mairie viennent ici.

CL : Beaucoup de gens de la Houssais sont engagés encore ?

MN : Dans les vieux, non. On n'est plus guère.

CL : Vous êtes parmi les seuls – c'est vrai que vous êtes les premiers habitants de la Houssais que je rencontre – à ne pas me parler des changements impliqués par l'arrivée des grandes surfaces...

MN : L'arrivée du Super U, là, a foutu en l'air tous les commerces.

CL : C'était quand l'arrivée du Super U ?

MN : Oh la.... Il était pas si grand que ça. Au début, c'était une cabane en tôles.

Mme Naud : A la Galarnière, à côté du cimetière. Et puis maintenant, il s'est agrandi ici, et ma foi...

CL : C'était en quelle année ?

[Ils cherchent mais ne retrouvent pas la date]

M. Naud : Et puis alors il y a eu le gros Leclerc qui s'est construit. Après, y'a eu la modification des Trois-Moulins. De la rue des Trois-Moulins. Donc ça a fait la disparition de tous les petits commerces : café, coiffeur, boucherie, épicerie... mercerie.

CL : Ça a changé votre vie, ça ?

MN : Non, parce que comme on travaillait en ville, on faisait nos courses en ville.
